

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Réjean Bonenfant, Claude Jasmin, Ugo Monticone

Normand Cazelais

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36755ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2007). Review of [Réjean Bonenfant, Claude Jasmin, Ugo Monticone]. *Lettres québécoises*, (127), 21–22.

☆☆☆☆1/2

Réjean Bonenfant, *La chute des limbes*,
Trois-Rivières, Le Sabord, 2006, 216 p., 19,95 \$.

La chute des limbes

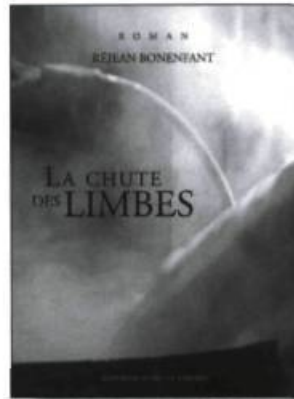
Vous connaissez le plaisir de lire quelqu'un qui sait écrire ? qui sait vous tenir sous le charme de ses mots, des phrases qu'il agence, des personnages qui s'animent sous vos yeux ?

Par bien des aspects, *La chute des limbes* tient sur un fil de funambule. Le roman commence à la Roald Dahl : se pourrait-il que Réjean Bonenfant ait lu *Bizarre, Bizarre* ? Puis, par des portraits et des situations que ne renierait pas Fred Pellerin, le tout évolue vers un univers où se conjuguent rêve et vie quotidienne racontés tout à la fois avec gravité et ironie.

Blondin est le nième enfant d'une smala où règnent les parents Mamerlor et Péraurel, antidotes aux Ubu de ce monde. Blondin aura le parcours de bien des *baby-boomers* : naissance dans une famille nombreuse, parents peu instruits mais riches de cœur et de valeurs, éducation supérieure, amour, enfants, voyages, restaurants, plaisirs du vin et *cetera*. Il perdra son travail, aura une maladie de cœur et des pontages, guérira sans guérir vraiment, pensera mourir, verra un thérapeute, se séparera de sa « femme blonde » dont on ne saura jamais le prénom,



deviendra écrivain, recommencera sa vie. Bref, il vivra une crise d'identité, à la recherche de son double.



Car il faut savoir que Blondin, frère de Ténor-Baptiste, de Clem-fou-rire, de Petit-Calixte, de Rose-Bleue, de Rufin, D'Aigle, de Mémène, de Bienheureuse et j'en oublie, est la réincarnation d'un Anglais du XIX^e siècle, mort étouffé par un bonbon à la menthe, qui auparavant portait des bretelles et frisait sa moustache, qui avait « décidé de ne jamais se marier, même en rêve » et de vouer sa vie à Victoria, reine et impératrice, en souvenir du jour, la veille de son couronnement, où « elle lui avait touché le bras et lui avait souri ». « Ce bras-là, écrit Bonenfant, ne s'en remettrait pas » ; ni son propriétaire d'ailleurs.

Enseignant aimé de ses élèves, Blondin est volontaire, talentueux, plein de qualités. Et il « aime le hasard ». Mais, « encore né », il a un problème existentiel : « Il veut ressembler à tout le monde parce qu'il est incapable de savoir qui il est. » Ce roman, qui aurait pu être touffu, affiche clarté et cohésion. Son écriture évite le style rocambolesque, emploie le mot juste, sait manier la formule qui laisse des traces chez le lecteur. Sans compter, ici et là, des réflexions qui valent leur poids de mots, telle celle-ci : « La vraie vieillesse, c'est la proximité de la mort. »

La chute des limbes n'est cependant pas sans faille. Ainsi, le juge qui a condamné Coffin s'appelait Dorion et non Doiron. L'usage du futur, pour être efficace, a ses limites et peut parfois agacer. Réjean Bonenfant a des lettres et ne se gêne pas pour les étaler et faire notamment du *name dropping* d'auteurs. Une certaine retenue à cet égard aurait été appréciée.

☆☆☆☆1/2

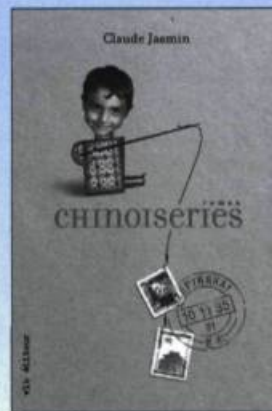
Claude Jasmin, *Chinoiseries*, Montréal,
VLB éditeur, Montréal, 2007, 272 p., 25,95 \$.

Chinoiseries

La liste des divers « métiers » de Claude Jasmin est longue. Son œuvre littéraire est abondante et variée. Lui-même est un personnage, fort présent depuis de nombreuses années dans le microcosme québécois.

Aussi ne faut-il guère s'étonner si des tranches de sa vie ont occupé — et occupent encore — une large place dans sa production. Après *La Petite Patrie*, *Pointe-Calumet boogie-woogie*, *Sainte-Adèle-la-vaisselle* et autres, arrive *Chinoiseries*, qualifié de roman sur la jaquette, de récit dans les communiqués.

Cette fois, l'auteur se rappelle l'âge de ses six ans, en 1935, quand il allait en tramway dans le quartier chinois avec son père qui y achetait, auprès de grossistes, des articles venus de l'Empire du milieu pour son commerce voué aux « Épices, Thé, Café et Chinoiseries ». Le « gamin » qu'il était en profitait pour aller pêcher dans le port et s'ouvrir les sens à une vie qui ne ressemblait guère à la quiétude feutrée du quartier Villery.



Ces souvenirs croisent les pensées d'un homme de 76 ans qui voit la mort montrer ses crocs. Plus qu'un voisinage, il s'agit d'une forme d'antinomie : « Maudite vieillesse », répète le « vieillard » qui regarde derrière, en espérant se rendre jusqu'à l'été : à ses propres yeux, rendu à cette échéance, « il n'arrive de nulle part, lui, il ne part pas, plus jamais, pour nulle part, il reste ». Il a sa nostalgie, ses regrets et sa vie qui fuit. Alors que l'enfant, s'il avait ses peurs et l'inconnu devant lui, possédait l'avenir.

L'information de presse nous dit que Jasmin a retrouvé les lettres qu'envoyait à sa famille un oncle, missionnaire en Chine. Il s'en sert pour relier les deux personnages, leurs époques respectives et leurs préoccupations : celles de l'enfant, de partir un jour au loin, de découvrir des ailleurs; celles du septuagénaire, de voir sa vie qui s'achève — toujours trop tôt — et d'affronter l'inévitable mort que les Chinois semblent, selon les écrits de l'oncle Ernest, mieux accepter car elle est, pour eux, « prévisible ».

Il est toutefois étonnant que Jasmin prête à un garçon qui va entrer à l'école une telle faculté de lecture — il lit couramment — et des réflexions souvent d'homme mûr. La ponctuation, qui privilégie l'abandon des majuscules et des points en fin de paragraphe, ne m'apparaît pas très heureuse. L'emploi de dialogues aurait aussi, à mon sens, permis de moduler davantage le texte qui, pour être agréable,

n'évite pas une certaine monotonie dans une présentation où affluent les scènes croquées sur le vif.

L'écriture de *Cbinoiseries* est nerveuse, comme si elle était le fait d'un premier jet : paragraphes courts, phrases heurtées, abondance de mots pour cerner les multiples dimensions des jours qui se suivent. Tendresse, inquiétude, générosité, curiosité, énergie, appétit de vivre se bousculent au portillon. Claude Jasmin s'est ici fait pointilliste, à la Seurat, à la Signac, juxtaposant, comme autant de taches de couleur, une myriade de flashes illustrant les innombrables ressources de la vie.

☆1/2

Ugo Monticone, *U*, Montréal, Les Éditions du CRAM, 2006, 94 p., 14,95 \$.



U

Certains éditeurs jouent de mauvais tours aux lecteurs. Et, plus grave encore, à leurs auteurs.

Ainsi, les Éditions du CRAM écrivent que l'auteur du — court — roman *U* « réussit, en quelques paragraphes seulement, le tour de force de le graver à jamais dans notre mémoire: impossible de l'oublier, impossible de s'en séparer ». Plus encore, l'auteur, Ugo Monticone, est comparé à Boris Vian. Rien que cela!

La barre est haute. Dans ce cas-ci, les Éditions du CRAM auraient mieux fait de laisser aux lecteurs — sinon aux critiques — le soin d'apprécier eux-mêmes... D'autant plus que le fruit de l'« imaginaire débridé » de l'auteur ne casse pas la baraque. Il y a certes de l'inventivité mais surtout une avalanche de jeux de mots (« vagabond-à-rien », « alcool à fiction », « yeux brouillés pour déjeuner », pour en citer quelques-uns) qui laissent souvent à désirer.

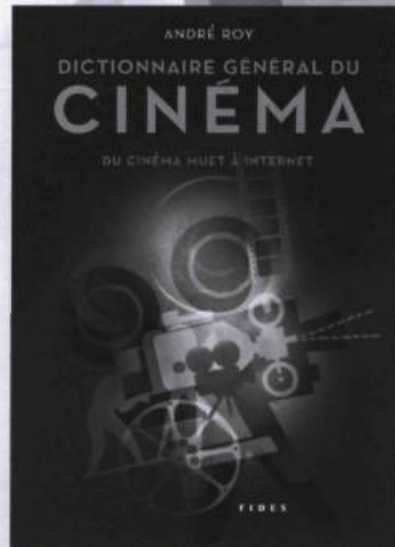
Écrire « flyé », pour reprendre encore les prétentions de l'éditeur, demande plus que de tourner mots et expressions à l'envers, que d'aligner une série de personnages hors de l'ordinaire, soient-ils un homme en smoking qui vit et se déplace dans un cercueil, une vieille lanceuse de dés, une cigarette qui parle, un poisson qui nage la tête hors de l'eau ou l'inventeur d'un émetteur d'ondes Irraméga destinées à faire souffrir les pieds gauches. Il faut leur donner une substance.

Visiblement, Ugo Monticone a du talent et de l'idée. Mais il manque de souffle. *U* est court (à peine 90 pages très aérées), tout comme ses chapitres. Il survole sans rien approfondir, se contentant de pirouettes et de jeux de cirque amateur. Plus surprenant encore dans une « narration qui déstabilise », l'auteur éprouve le besoin d'expliquer, de dire la démarcation entre la réalité et la fiction, entre la folie et le raisonnable...

N'écrit pas « d'une main de maître » qui veut...

Note globale : 1,5 sur 5 pour l'auteur, 0,5 pour l'éditeur (les deux notes ne sont pas cumulatives).

Tous les mots du 7^e art



ANDRÉ ROY
Dictionnaire général du cinéma

Du cinéma muet à Internet
528 PAGES • 34,95\$

Critique de cinéma depuis près de trente ans, André Roy a recensé tous les termes reliés à la technique, à l'industrie, à l'histoire et à la culture cinématographiques, offrant pour la première fois au lecteur la définition de plus de 4500 mots, ainsi qu'un précieux glossaire anglais-français. Un dictionnaire qui n'a aucun équivalent en français.

L'édition définitive d'un grand roman populaire

TEXTE ENTièrement REVU PAR L'AUTEUR

1,6 million d'exemplaires vendus



F
FIDES

www.editionsfides.com

672 PAGES • 19,95\$